
Newberry Library · Chicago


Newberry Library · Chicago

L'AMI (1)

DES SOLDATS.

Par l'Auteur des Lettres bougrement patriotiques.

Soldat, sois courageux et sur-tout honnête homme.

DANS ce foutu tems de misères et de diableries, où la scélératesse de la bougre d'aristo-

(1) Nous avons *un triple ami du Roi*, c'est-à-dire, la bête à trois têtes; *un ami du* ci-devant *Clergé et de la* ci-devant *Noblesse*, qui est un chien enragé, un *ami des citoyens* : ah! celui-là est un bon patriote, un *royaliste ami de l'humanité*, qui est bête comme une oie, et à qui nous conseillons d'aller dans un pré brouter l'herbe, plutôt que de salir du papier; un *ami du peuple*, assez baroque; et, foutre, nous n'avons pas un *ami des soldats*. Presque tous ces bougres-là ont le front encroûté de gale aristocratique. Ce n'est pas ici le cas de les scruter comme une matrône visiteroit une pucelle; occupons-nous seulement de remplir notre tâche.

Une chose cependant bonne à faire remarquer, c'est que la perfidie domine dans ce petit grouppe qui, très-mielleusement, avec le ton de la bonne-foi, prend ce beau nom d'ami pour allécher, pour tromper mieux ceux qu'il cherche à séduire. Pour moi, qu'aurois-je besoin de m'intituler *l'ami du Roi*? Quel est celui qui ne l'est pas? Et prendre ce titre n'est-ce pas lui faire

cratie fait tapage et paroît redoubler de vigueur principalement contre de pauvres soldats qui chaque jour sont en bute à ses coups de griffes, à sa haine implacable et combinée, parce que tout franchement ils se glorifient d'être attachés

---

une injure, et donner à penser que celui-là même qui affecte de s'en décorer particulièrement est assez mauvais Français pour lui supposer des ennemis ? C'est crier à ce prince, avec un ton de confiance orgueilleuse et traîtresse : l'univers t'abandonne, espère, sois heureux Richard, je suis Blondel; mon bras seul brisera tes fers : ma vie, mes facultés, mon ame toute entière, mon foie, ma ratc, mon gigier ; tout est à toi : au milieu de tant de canaille et de loups enragés, ta personne intéresse un homme, et cet homme c'est moi. A cette voix perfide, tout un peuple d'amis se soulève d'indignation et veut perdre le traître. L'ami disparoît alors, le comédien reste, et ce *comédien* c'est l'Abbé Royou.

Je ne prendrois pas plus le titre d'ami du clergé et de la noblesse : les morts n'ont plus besoin d'amis. Le clergé est baclé, et la seule noblesse à présent c'est celle du cœur. Le flambeau de la liberté a fait fondre ces deux idoles de cire trop long-tems encencées. Les abeilles actives qui l'avoient fournie, en seront désormais plus avares.

D'abord les bons prêtres qui ressembleront à mon oncle le curé, qui faisoit porter sa marmite chez les pauvres, auront toujours plus d'amis que ces gros pensarts de chanoines qui meurent tous de gras fondu : les hommes vertueux les respecteront, de même que les ci-devant gentilshommes qui n'auront pas besoin de disputer aux rats leurs titres de grandeurs et de considération pour valoir quelque chose. Il n'y aura que ceux qui ne leur ressembleront pas qui pourront avoir des ennemis, encore savoir si l'on voudra se donner la peine de l'être.

comme des cloux de charette à la nouvelle constitution ; dans un moment où l'on pousse la barbarie active, inventive, perfide et coercitive, jusqu'à les foutre sans rémission dans le *pétrain* noir comme le cul du diable, parce qu'ils sont assez sots pour admirer les nouvelles loix du manège, et qu'ils se rendent en cela CRIMINELS DE PATRIOTISME au premier chef ; dans un moment enfin où l'on a la bassesse de leur foutre impoliment *un billet de Jacques déloge*, et l'audace de les menacer, de les faire suspendre galamment par le col comme des canards, s'ils s'avisent de n'avoir pas le courage de renier leur patrie, comme autrefois ce bon pêcheur renia, devant la servante de Pilate, son créateur à la cuisine ; s'ils s'avisent de ne pas ramper, comme des lesards verts, devant les petits tiraneaux qui les boucanent à la journée ; comment enfin, au milieu de tant d'atrocités révoltantes et de rumeurs suscitées par l'orgueil en démence et l'injustice en fureur, ne s'éléveroit-il pas une forte voix en faveur de cette multitude de bons enfans bougrement précieux et trop peu considérés, intéressans par leur infortune, et chers à la bonne mère patrie, puisqu'ils en sont la force et le soutien, et que, foutre, si souvent ils en furent le triomphe et la gloire ?

Quel être a plus besoin de trouver un ami, un consolateur, un guide, un défenseur, un appui,

que le soldat ? Quel être a plus été soumis à des légions de maîtres capricieux, durs, altiers ? Quel être plus utile, plus maltraité, plus patient et plus docile en même tems ?

Celui qui recevoit à peine le prix de ses fatigues, à peine la récompense de ses exploits, à peine les éloges dus à sa valeur ; celui qui, pour avoir gagné des victoires, n'avoit, hélas ! souvent pour toute couronne que le triste bonnet de la douleur au fond d'un hôpital, ne sauroit payer pour qu'on s'escrime en sa faveur. Aussi qu'on apprenne ce qui seul m'invite à me déclarer son ami.

Soldats, tout en vous m'intéresse, votre bravoure, votre générosité franche et loyale, votre cordialité, votre respect pour les pauvres bougres qui sont dans la crote, votre fraternité, l'ingénuité même de vos affections, vos vertus guerrières portées quelquefois au plus haut degré de gloire, vos malheurs et vos privations (1).

(1) Nous espérons bien qu'on songera, quand toutes les affaires seront arrangées, aux détails relatifs à la vie, à l'équippement, au logement, au coucher, surtout ; car, foutre, comment n'a-t-on pas honte d'entasser des hommes, comme des bêtes à corne le sont dans un étable ? Dans l'infanterie, un malheureux jeune homme qui est de recrue couche entre quatre fesses de vieux barbons. L'été c'est un vrai supplice. Aussi le soldat perd sa santé au service, avant d'avoir pu même rendre service. Voilà pourtant comme on vous arrange, défenseurs de la patrie !

Le règne des tyrans est passé ; le tonnerre de la liberté les a foutus en marmelade. Une nouvelle et brillante existence est promise à tous les Français. Sortis de l'esclavage et purifiés au feu sacré du patriotisme, ils vont devenir l'exemple des autres peuples du monde : ils en étoient méprisés comme des jeanfoutres. Une nouvelle existence est réservée de même au soldat. Une carrière vaste et glorieuse à parcourir s'offre maintenant à ses regards : que son ambition s'étende ! que son ame s'aggrandisse, s'échauffe et se pénètre d'une bonne grosse joie, bien pomée, bien gaillarde, en fixant la bonne chance qu'il va courir à présent dans le métier de la guerre ! Et, foutre, qu'il ne songe plus à son ancien avilissement, que pour trouver plus honorable et plus fortuné le sort qu'on lui prépare, comme une vraie galette de félicité sucrée.

Avant qu'on eût cassé la mâchoire à la vieille indécrotable constitution, avant qu'on eût fait la conquête de la liberté, comment se foutoit-on dans la tête de se faire César à cinq sols ? Comment vendoit-on son triple mille nom de cadavre au despote ? Souvent une rage d'amour, un désespoir de possédé ; souvent une ribotte de bougre, souvent la misère ou la fainéantise, souvent une querelle à la mille tonnerre. Mais jamais l'amour de la patrie, jamais ce beau senti-

ment qui, dans tous les tems, porta les peuples libres à ces belles actions merveilleuses, à ces traits curieux et sublimes de grandeur et de bravoure que nous admirons encore. En effet, pourquoi dans ce tems-là n'étoit-on pas si capon qu'à présent? Pourquoi fit-on des prodiges? Pourquoi exterminoit-on les ennemis comme de étourneaux? Pourquoi auroit-on foutu le bal à l'enfer, au tonnerre, aux éclairs? Pourquoi auroit-on avalé la mer et partagé la lune comme un fromage de forme? Pourquoi usoit-on plus de lauriers dans un jour que tous les jambons de Maïence et de Bayonne dans vingt ans? Pourquoi enfin se seroit-on foutu de l'univers comme d'un jeu de quilles, auroit-on avalé des villes comme des pommes cuites? C'est que les hommes étoient comptés pour des hommes, c'est qu'on récompensoit leur valeur, c'est que quand ils étoient des héros de la guerre, on ne les échinoit pas devant bonne compagnie avec le même sabre qui avoit coupé les oreilles à l'ennemi; c'est qu'on attisoit leur énergie comme une forge à boulets rouges, en leur faisant des éloges et en les décorant d'honneurs, comme une bonne vierge de bouquets et de pompons le jour de sa fête. C'est qu'un homme qui étoit fils d'un maçon, quand il avoit appris de l'esprit, et qu'il avoit de l'intelligence dans sa tête d'homme, pouvoit devenir

capitaine, colonel, général, caporal, frater, appointé, maréchal, tambour-major, aumônier, vivandier, tout enfin.

Comme c'étoit commode de s'aviser de venir au monde pour être un colonel aussi promptement que les champignons poussent à côté de la violette et du serpolet ! Combien ne se gonfloit pas un marmot fraîchement sorti du collège, et sentant encore le cuir de la férule avec laquelle il avoit été mal corrigé, lorsqu'il commandoit, avec sa voix de chat, à de vieux vétérans à moustaches roussies par le feu des combats ! En voyant ces bamboches titrées, rien ne m'amusoit davantage. Oui, foutre, Polichinel qui bat sa femme est moins comique que ces chiants-culottes qui seroient mieux encore sur les genoux de leurs nourrices, ou dans la cour de l'école, avec des sabres de bois, qu'au centre d'une compagnie de géants, à côté desquels ils ont l'air de pantins ridicules. Mais, mais, c'étoient de petits de race illustre, de race de preux, de race privilégiée ! etc. etc. Que ces hommes autrefois si fiers du hasard d'un nom et même encore plus aujourd'hui que la sentence foudroyante est prononcée contre ces titres vains, absurdes et chymériques, sachent que c'est du sein de cette classe qu'ils ont la folie, l'indécence de mépriser, que sont sortis les *Jambart*, les *Duguay-Trouin*, les *Fabert*, les

Tourville, les *commandeur Paul*, les *Chevert*, ces vrais bougres à moustaches qui firent tant parler d'eux et sur terre et sur l'onde. Qu'ils sachent que beaucoup de ces hommes, à côté desquels ils rougiroient peut-être de se foutre un coup de peigne, vont, maintenant que nous avons le bon bonheur d'avoir une belle et solide constitution, mieux ordonnée, et faite par des têtes qui valent mieux cent fois que la tête à Duchêne; vont, dis-je, devenir leurs supérieurs en autorité, comme ils le sont en vaillance. Qu'ils sachent que les distinctions une fois au foutard, rien ne pouvoit leur donner le droit de garder le commandement sur d'autres hommes qui les valent, que le seul amour de l'ordre et de la paix; et que, pour qu'ils fussent légalement, sagement, vraiment dignes, *dans le grand sens de la révolution*, des places supérieures que le hasard seul, qu'on a rélégué aux Quinze-Vingts, leur avoit sans façon données, places qu'on veut bien leur laisser conserver (1); il falloit qu'ils eussent du mérite, puisqu'à présent c'est le seul titre par lequel il soit juste, il soit permis d'avoir de la supériorité sur les autres.

---

(1) M. de Mirabeau avoit bien senti cette vérité, et, comme vous savez, le bougre n'est pas bête. Il vouloit qu'on licenciât l'armée pour la recréer sur le champ : le soldat auroit eu des chefs dans le sens de la révolution; c'est-à-dire, des hommes de mérite choisis. Mais on a craint de faire un trop grand remue-ménage. Sans cela, MM. les Marquis, beaucoup d'entre vous sautoient.

(La suite à demain.)

De l'imprimerie de CHALON, rue du Théâtre François, 1790.

SUITE DE L'AMI DES SOLDATS,

Par l'Auteur des Lettres bougrement patriotiques.

Vous ne disconviendrez pas, mes beaux messieurs les brouillons, qu'on pouvoit refondre l'armée comme une cloche, et que beaucoup d'infidèles auroient été exclus comme n'ayant pour tout mérite que celui de faire les agréables et les gentils, les Adonis et les petits roués dans les garnisons. Dites un peu, si, restés comme par faveur, il vous sied bien de faire damner les pauvres soldats, et de leur foutre malheur, parce qu'ils ne veulent pas mordre à l'hameçon empoisonné de votre infernale aristocratie ?

Ne vous prévalez donc pas du commandement qui vous reste pour gâter la chose publique, pour vexer, pour arceler ceux qui, à la rigueur, auroient peut-être été en droit d'exiger un autre choix plus légal, plus conforme à l'esprit de liberté dans la distribution des grades qui ne vous appartiennent que par le hasard de la naissance, jusqu'à ce que les talens aient enfin remplacé les peaux de mouton barbouillées et timbrées par le sot orgueil.

Hommes fiers, qui n'avez, foutre, pas appris pour la plupart le grand art de commander en obéissant d'abord, sachez ménager davantage ceux que le sort plaça vos inférieurs. Il est sans doute de ces officiers généreux et braves qui ne se gâtent ni l'esprit ni le cœur, en lisant les jérémiades fastidieuses du sombre et pitoyable Durosoi; qui sont les vrais amis, les protecteurs, les pères bienfaisans du soldat; il en est de ces dignes et respectables chefs couverts de blessures et de lauriers qui s'en font chérir autant qu'admirer. Oui, c'est les yeux mouillés des larmes du sentiment que j'en parle. Pendant 30 ans je les ai su connoître, apprécier et respecter. Eux seuls méritent les hommages des hommes justes, eux seuls ne briguoient point les honneurs; les honneurs venoient les trouver: eux seuls restent au soldat malheureux pour être ses consolateurs et ses vrais amis. Hélas! un grand dommage, c'est qu'ils sont bien rares. Mais puissent les autres encore se modéler sur eux et déposer promptement ce futil orgueil qui les ronge et qui me refout, qui les égare et qui les rend inhumains autant qu'insensibles! Puissent-ils obtenir l'estime, l'amour et la vénération des soldats! Seroit-il donc plus difficile de se faire aimer, que redouter et que haïr?

Chefs et soldats, entendez la foible voix d'un homme simple, mais brave, et qu'enflamma toujours l'amour de sa patrie, de la paix et de l'union. Si l'on voyoit enfin parmi vous l'heureux accord qui devroit y régner, bientôt il n'y auroit entre vous d'autre différence que celle qui existe entre des pères et des enfans. Les uns commanderoient avec douceur, les autres obéiroient avec plaisir et par devoir.

Les soldats du brave Turenne ne l'appelloient

que leur père : l'excellent Henri IV lui-même étoit plus leur camarade que leur Roi : Catina jouoit avec eux ; Vendôme en étoit l'idole. Car enfin, j'ai foutu mon nez dans l'histoire de mon pays. Combien une marque d'estime n'a-t-elle pas de puissance sur l'ame du soldat ! Ah ! mille vingt-cinq nom d'un grapin ! Comparez donc l'esprit et la méthode de ce bon tems, avec l'esprit et l'aristocratie du moment. Mais il faut espérer que tout cela changera, ou j'en aurai menti comme un jeanfoutre.

Soldats, chers camarades, faites un pied de nez à ces bougres de gredins qui soutiennent que jamais il ne sera possible de ramener la subordination dans les troupes. Ces oiseaux sinistres et de mauvais augures vous outragent. Puisse la patte brûlante de Lucifer les plumer comme des oisons, et son estomac de fer les digérer, pour leur apprendre à vivre ! Faites leur voir que la crainte des coups de bâton, que les brutalités, que les punitions infamantes, bien loin d'être pour vous un frein, n'étoient qu'un sujet continuel de dégoût, d'amertume, de rage, de désespoir, et que le seul honneur vous pétrira comme de la cire. Faites voir à ces animaux à deux faces, à ces vils détracteurs du nom français, qu'ils le profanent, lorsqu'ils osent supposer qu'il soit nécessaire d'accumuler la douleur et l'opprobre sur la tête du soldat pour le contenir, d'employer la sévérité la plus rigoureuse pour le faire mouvoir. Oui, les maroufles qui tiennent ce langage hébêté sont les vrais ennemis de l'humanité, ou sont de ces êtres soliveaux qui n'ont jamais su élever leur ame de bois au niveau des vertus françaises ; de ces esprits biscornus, baroques et retrécis, qui n'ont jamais eu de leur patrie cette haute et fière opinion qu'en avoient

ces hommes de feu qui si long-tems n'ont gémi sur la dégradation de cette bonne France, que parce qu'ils savoient bien qu'il y avoit dans son jardin, laissé en friche, la graine féconde qui fait pousser les vertus ; plantes délicieuses et salutaires, ornement des autres nations de l'univers, plantes qu'étouffoit chez nous, comme un lourd cailloux, raboteux et dur, le pesant, le cruel despotisme.

Avez-vous bien senti, soldats, quelle est déjà pour vous la bonne influence de la révolution ? Là, de bonne foi, je suis trop franc pour vous le cacher. Ma parole d'honneur, vous étiez, foutre, méprisés par vos concitoyens. J'ose vous le dire, pour ne rien oublier de toutes les iniquités qui vous étoient tombées sur l'échine. Un bourgeois auroit-il souffert que vous eussiez été vous promener avec sa fille, ou même son fils ? Eh bien ! maintenant on vous recherche, on vous convie, on ribote avec vous ; on vous estime enfin. Toute cette aversion ne venoit que de l'avilissement enfanté par vos ordonnances, et du mépris de vos chefs. Je veux que le diable soit mon oncle, si je n'ai pas vu dans un vieux livre que les loix Romaines traitoient le soldat avec une sorte de respect : ces guerriers de pur acier, contre lesquels les limes ennemies se brisoient les dents, ne confondoient foutre pas les défenseurs de la république avec leurs gueusasses d'esclaves. Aussi, être soldat à Rome, dit toujours mon bouquain, étoit un titre d'honneur ; et les familles de ce peuple d'exterminateurs et de vengeurs des tyrans, bien loin de rougir de donner à l'état de beaux garçons bien tournés pour porter le casque et la lance, s'en glorifioient bougrement.

Quel est le jeanfoutre qui oseroit regretter l'ancienne servitude, comme on regrette une bonne

ámie? Quel est la triste mâchoire qui regretteroit, comme une garnison où le vin est bon et les filles jolies, l'anéantissement des préjugés barbares, et la moue hideuse de ces insolens aristocruches, pleins de morgue, et pour qui un homme étoit moins précieux qu'un cheval? Qu'il se nomme, et qu'on le foute sur la couverture, pour le lancer si haut, qu'il aille être porte-clefs dans les prisons de la lune.

Vous êtes redevables à l'assemblée nationale, où siègent vos frères, vos parens, vos amis, d'une grande victoire sur l'orgueil, le fléau des empires. On voudroit bien tâcher de le reconquérir; et, pour y parvenir, on fera bien des camps de Jalés, des protestations, des complots, des mandemens saintement démoniaques, des escarmouches fanatiques, des journaux fétides, des brochures archimenteuses. On fera le diable pour soutenir qu'il y avoit DES FACTIEUX pour ôter à la raison le mérite de toute la grande besogne qui les confond. On excitera bien des enragés : les procureurs voudront se battre avec leurs écritoires, les moines avec leurs disciplines, les évêques avec leurs crosses, les chanoines avec leurs goupillons, les parlementaires avec leurs bâtonniers; mais, foutre, vous êtes là pour contenir toute la clique, et non pour la seconder.

Non, non, mes amis, vous ne vous déshonorerez pas, en détruisant l'édifice de la liberté. Que diroient les autres peuples, si le soldat Français, toujours opprimé, prêtoit son bras pour miner ce bel ouvrage? Toutes les classes de la société se sont ruinées pour combler ce puits sans fond appelé déficit; vous seuls gagnez dans cette campagne. L'armée est patriote, oui, patriote; elle ne souffrira jamais le retour de la tyrannie, ou que cinq cens mille tonnes de chats

dévisagent les foutus lâches qui le souffriroient.

Ce n'est foutre pas pour rien que nous nous sommes faits presque tous soldats : cette force imposante est le désespoir des contre-révolutionnaires ; car, d'un coup de baguette, chaque pavé enfanteroit son homme, et dur comme un clou. Si, ce que je ne crois pas, vous nous laissiez-là, nous n'en irions pas moins tambour battant, nous n'en ferions pas moins respecter ces loix, qui, sans doute, ne sont pas faites à si grands frais pour s'en aller comme un feu d'artifice qui brille un instant, et qui ne laisse après tout son éclat que de la fumée. Nous ne souffririons pas que ceux qui nous ont jeté dans l'embarras refissent des loix qui seroient encore d'or pour eux, de fer pour nous. Mais, mes chers compagnons d'armes, nous avons meilleure opinion de ceux qui nous ont député tous leurs anciens pour faire un serment solemnel qui, sans doute, est dans le cœur de tous. Vous ne seriez pas assez insensés pour exterminer d'abord vos familles. Vous étés sans doute jaloux de leurs prospérités, et vous ne voyez foutre pas, avec indifférence, tout ce qu'elles attendent des travaux des vrais patriotes, que la calomnie n'arrête pas plus qu'une raquette n'arrêteroit un boulet ramé. Vous armer pour les ennemis de la constitution, ce seroit vous armer contre vos propres intérêts les plus chers. Songez que ce seroit plonger le fer dans les entrailles de vos pères, de vos mères ; songez que ce seroit faire triompher les anciens oppresseurs du peuple qui vous a donné la vie et des cœurs excellents pour ne le pas abandonner aux tigres sauvages qui le mangeroient comme un agneau.

Mais j'ai sur-tout à vous recommander d'être subordonnés à vos chefs, c'est-à-dire, aux grades

et aux loix ; sans cela, tout s'écroule : point d'armée sans chefs, encore moins sans discipline et sans obéissance. Il est si facile d'être sage, et par conséquent d'être heureux. Mais sur-tout, au nom de la patrie, ne rampez pas comme des jean-foutres. Je n'aime pas certaines retractations qui annonceroient de la bassesse, et non pas de l'énergie mâle, si elles ne sont pas forcées par l'aristocratie. Le soldat doit être fier autant que brave, ou il est bon à mener les poules pisser comme feu jocrisse.

Je n'aime pas non plus ces courbettes d'officiers inférieurs auprès des chefs, aux dépens du simple soldat. Il faut que ces Messieurs fassent leur devoir, et leur devoir n'est pas d'être de vils flatteurs, dangereux comme de millions de bougres.

Amis, marions nos armes. Enlaçons, avec des rubans patriotiques, vos quarante mille bayonnettes et nos quatre millions. Après cette nôce héroïque, craindrions-nous des légions de diables lancés contre nous ? Si pour lors on remue, montrons-nous, la querelle cessera. Car nous devons désirer de répandre plutôt du bon vin que du sang, et de boire même à la santé des aristocrates, s'ils se convertissent ; foutre, après tout, ce sont des hommes.

Honorons, chérissons la nation et son chef, estimable et bon. Epargnons à son grand cœur mille sujets d'afflictions. Repoussons, avec indignation, ceux qui le disent esclave. Il ne l'étoit que des flatteurs avides d'or et d'honneurs : le peuple l'a délivré. Il n'étoit pas Roi ; c'étoit eux.

Je le sais foutre bien, car je lui ai fait des fourneaux assez long-tems, et je sais tout ce qu'il vaut, peut-être mieux qu'un autre. Maintenant il régnera par la loi, consentie par tous : voilà ce qui fait la liberté du peuple. Son autorité sera

légitime ; et c'est la souveraineté de la nation, la toute-puissance, la pleine science, et le bon plaisir de vingt-cinq millions d'hommes, qui ne sont et qui ne veulent pas être des moutons, qui l'ont replacé et bien campé sur le trône, où tous ces demi-dieux s'asseyoient sans façon ; ce qu'ils ne feront plus j'espère, aujourd'hui qu'ils sont forcés d'être de simples mortels, et de n'avoir plus d'autres titres que celui de citoyens.

Si vous suivez les avis du vieux bougre de radoteur qui, sur la fin de ses jours, aime à veiller pour vous en buvant sa fiole, le feu du patrictisme ne s'éteindra pas dans vos veines, et c'est avec une joie délicieuse que je verrai le soldat apprécier la liberté, le génie national être l'ame de cet empire, et bientôt assurer son bonheur et sa gloire.

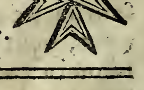
N. B. On trouve la collection de mes Lettres chez Chalon. Je préviens, une fois pour toutes, que tout ce qui sort de l'imprimerie d'un certain Duchêne de bricole, n'est pas de moi, ni les grandes colères, ni les grandes joies, ni les grandes cochonneries, salles et puantes, qu'on pourroit m'attribuer.

*Vers sur l'*Ami du Roi, par M. Lafite.

Lorsque je lus l'ami du Roi,
Mon cœur fut indigné de sa mauvaise foi.
» S'il étoit autrement, ce seroit un prodige,
Me dit un Parriote à la raison soumis,
» Depuis qu'on fait des Rois, une chose m'afflige,
» C'est qu'on ne leur fait point d'amis.



Signé, le véritable
Père Duchêne.



à demain ma dixième lettre.

A PARIS, de l'Imprimerie de Chalon, rue du Théâtre-Français.


Newberry Library · Chicago



